

—Et vous avez songé, Monsieur....

—Que vous feriez admirablement mon affaire ! Vous connaissez le travail, vous gouvernez sagement et habilement des ouvriers. Le grade que vous avez su conquérir au bout de trois ans me prouve que vous possédez une instruction suffisante même. S'il vous convient de diriger la scierie du Morin.... je serai heureux, très heureux, de vous prouver que, si j'ai appris bien tard que je vous dois la vie de ma fille, la reconnaissance ne se périmé pas chez les braves gens....

—Ah ! Monsieur ! Monsieur ! dit Pierre, dont les yeux s'humectèrent de larmes, avez-vous réfléchi à ce que vous me proposez ?.... Songez-vous qu'en m'offrant le moyen d'arriver à la fortune, vous me laissez au fond de l'âme des espérances de bonheur auxquelles je n'osais croire....

—Allons, allons ! dit le meunier, pour qui serait-il donc, ce bonheur après lequel chacun court par des chemins divers, sinon pour les jeunes gens qui, comme vous, marchent droit, respectueux envers la mère, bons pour les jeunes frères, dignes de l'estime de tous ! Votre main, morbleu ! me voilà devenu votre protecteur et votre ami, et, s'il le faut, pour vous voir plus heureux encore, eh ! ma foi ! nous y ajouterons quelque chose.

Thomas se leva :

—Madame Catherine, dit-il, votre fils et moi nous nous entendons parfaitement. Tout est convenu. Dans deux ans, il nous revient avec une épaulette, et je l'installe en qualité de directeur de la scierie, dont l'acquisition suivra de près cette visite.

Cyprien alla vers Catherine.

—Pardonnez-moi d'avoir gardé mon secret, dit-elle.

—Ah ! comme je vous aimerai, vous que chérit si fort mon enfant !

Pierre alla vers Cyprien.

—J'ai toujours mes fleurs de nénuphar, dit-il.

—A propos de cela, dit en riant le minotier, j'invite toute la famille à venir dimanche prochain pêcher des écrevisses dans le Morin.... Le bateau de promenade se balance à son amarré, et M. Pierre nous fera faire une jolie course sous les grands saules.

Le reste de l'après-midi se passa chez la veuve du garde-chasse.

Un bonheur recueilli remplissait l'âme des deux jeunes gens, et le minotier dit à la femme de Jean Tournil :

—Hein ! Madame Catherine, le joli couple que nous aurons là !

—Dieu vous bénira, Monsieur, de ne point paraître vous apercevoir que nous sommes de pauvres gens, près de vous !

—Ah ! tenez ! ne me dites pas cela ! Pas plus tard qu'hier, je songeais à marier Claudine à un notaire. Elle m'a rappelé ma jeunesse laborieuse, et c'est elle qui a raison. Dans huit jours nous fêterons les fiançailles et nous ferons la noce dans deux ans !....

Vers le soir seulement, Cyprien et son père reprirent la route du moulin. Ils laissaient du bonheur pour toute la semaine dans la maison du garde.

XVII

LA JUMELLE

Le médecin l'avait condamnée....

Claudine devait mourir, à moins qu'un événement imprévu ne vint l'arracher à la tombe, vers laquelle elle descendait lentement, depuis le jour qui vit enlever son frère. Il ne sagissait plus de lutter contre le mal, mais de s'efforcer d'adoucir les dernières heures de la douce créature. Vingt fois elle parut vouloir guérir, et par un suprême effort de volonté se cramponner à la vie, mais, après quelques jours d'une amélioration inespérée, elle retomba plus bas.

Quand sa mère en larmes lui demandait :

—Où souffres-tu ?

Elle secouait la tête en répondant :

—C'est le mal de Claudin que je sens au cœur, à la tête, dans tous les membres....

Et jamais on n'obtenait d'elle d'autre réponse. Le frère jumeau voyait se répercuter ses épreuves dans cette charmante créature qui était venue au monde le même jour et s'était abreuver du même lait.

Louise et Marie s'ingéniaient à la distraire.

Néra se tenait à l'écart : Claudine, si bonne, si tendre, n'avait jamais réussi à vaincre la répugnance que lui inspirait la gitane. Elle croyait voir dans Néra la représentante d'une race odieuse, race qui vole les enfants, les torture et les tue.

Il vint une heure où l'on dut songer à préparer pour Claudine les pompes sacrées de la mort.

Sa piété avait toujours été grande, presque mystique. En raison peut-être du principe de ses souffrances. Claudine paraissait douée d'une sorte de seconde vue en ce qui concernait bon nombre de choses terrestres ; et, dans le domaine de l'âme, on eût dit que deux ailes la soulevaient plus haut que les autres enfants. Le curé lui portait un

attachement profond ; chaque fois qu'il venait au village, il entraînait chez sa petite malade. Ce fut donc avec une paternelle prévoyance qu'il lui parla de se disposer à un voyage qui, pour elle, serait l'élan d'une jeune âme allant se perdre dans le sein d'un Dieu de lumière et d'amour.

Claudine se réjouit au lieu de s'affliger.

Seulement, quand le curé fut parti, elle dit à sa mère :

—Je n'ai jamais eu beaucoup de fêtes, moi ! et je souhaiterais que celle de ma mort vous laissât un beau souvenir. Ne vous attristez pas de me voir m'en aller, je souffre tant, d'une douleur si étrange qui frappe sans relâche mon cœur meurtri.... Quand on m'apportera le viatique, je voudrais que cette chambre fût aussi fleurie qu'un reposoir, et moi vêtue de blanc comme au jour de ma première communion. Je quitterai mon lit, vous me placerez dans le grand fauteuil, près de la fenêtre. Je verrai le ciel tout bleu, le soleil d'or, et peut-être m'en irai-je au paradis à mesure qu'il s'abaissera là-bas....

Catherine pressa, en sanglotant, sa fille sur son sein.

—Tu auras ta robe blanche, dit-elle, et la chambre sera comme un reposoir.

La veuve appela Louise :

—Personne ne pensera au travail ni aujourd'hui ni demain, dit-elle ; va trouver Lepic et rapporte-lui le désir de Claudine. C'est un brave garçon, il nous aidera.

Louise rougit un peu et sortit sans répondre, afin d'exécuter l'ordre de sa mère.

Le jardin de Joseph Lepic se composait d'un grand terrain, entretenu avec soin, dont une partie était consacrée aux fleurs et l'autre moitié aux légumes.

Louise, en entrant, le chercha du regard sans l'apercevoir. Enfin, elle le trouva occupé à soigner des rosiers magnifiques, et dès que le regard du jeune homme rencontra le sien, il courut vers elle.

—Oh ! mademoiselle Louise, dit-il, quel bonheur de vous voir !

—Non, monsieur Joseph, répondit-elle d'une voix tremblante, ce n'est pas un bonheur, c'est un chagrin qui m'amène ici. Je viens vous supplier au nom de ma mère d'adoucir un peu notre angoisse, en nous permettant de satisfaire un vœu de notre chère Claudine.

—Toujours plus souffrante, n'est-ce pas ?

—C'est la fin, répondit Louise en s'essuyant les yeux.

—Et que désire cette pauvre mignonne ?

—Les malades ont des idées, et celle-là se trouve d'accord avec ce qu'elle faisait, ce qu'elle pensait, ce qu'elle aimait.

—Mais qu'est-ce donc, mademoiselle Louise ? Vous savez bien que pour votre famille, pour vous, je suis capable de tout.

—Vous nous aimez bien, c'est vrai.

—Alors parlez.

—Claudine a toujours adoré les fleurs. On viendra demain lui apporter le viatique, elle demande que sa chambre soit remplie de feuillage, de belles plantes, de guirlandes et ma mère m'envoie vers vous.

—Avant ce soir tout ce que je possède sera dans votre maison.

—Ah ! monsieur Joseph, vous êtes bon !

—Voulez-vous me remercier de ce que je vais faire, si peu que ce soit ?

—De grand cœur.

—Alors gardez cette rose, mademoiselle Louise. Personne ne la possède encore que moi. Voyez comme elle est blanche, pure et belle. Et combien son parfum est doux.

—Je l'accepte et je la garderai.

Joseph la coupa lentement, et la lui tendit. Louise avança la main plus timidement encore, et ils restèrent une minute ainsi, hésitants, les yeux baissés, les doigts enlacés à la tige de cette rose nouvelle.

Un profond soupir souleva la poitrine du jeune homme.

Louise garda la fleur, salua le jeune homme du regard, et regagna la maison.

Une heure plus tard, les jardiniers amenaient dans la salle d'énormes rameaux devant lesquels se dressèrent des fleurs aux teintes éclatantes. Sur des gradins, les plantes rares s'enlacèrent, et sous les larges feuilles de deux bananiers on dressa l'autel qui n'eut d'autre ornementation que les calices épanouis. Des azalées blanches le décoraient, et les cierges devaient mêler leur douce lueur à ces bouquets magnifiques. Du regard, Claudine étudiait les progrès du travail. Un sourire angélique glissait sur ses lèvres. Louise cousait à côté d'elle cette robe de mousseline blanche dans laquelle on la devait ensevelir. Que de larmes tombèrent sur l'étoffe, et rouillèrent l'aiguille dans ses doigts !

RAOUL DE NAVERY

(A suivre)